

Des sagas de haute tenue

Par
Cécile Mury

Dans des décors de contes de fées, luttes de pouvoir et romances agitent des marquises et des barons à la mise superbe. *The Great*, *La Chronique des Bridgerton*, et bien sûr *Downton Abbey*, qui tire sa révérence sur grand écran... mais pourquoi les fictions en costumes nous plaisent-elles tant ?



Downton Abbey, troisième service (à thé) : pour bien commencer l'automne, la famille Crawley nous accueille à nouveau dans son château du Yorkshire, pour une ultime adaptation ciné de la série culte qui, en six saisons, de 2010 à 2015, nous a tous rendus accros à la vieille Angleterre, ses codes surannés, ses aristos, son tweed et ses *crumpets*. *Downton Abbey III: Le grand final*, en salles ces jours-ci, boucle ainsi, dans les années 30, une saga qui s'était ouverte en avril 1912, le jour du naufrage du *Titanic*.

C'était l'occasion rêvée d'examiner d'un peu plus près la vogue actuelle des séries en costumes (ou *period dramas*, comme on dit dans la langue des Windsor), un genre dont raffole depuis toujours le public britannique, des adaptations des œuvres des sœurs Brontë ou de Jane Austen (Colin Firth et sa fameuse chemise trempée, dans la série *Orgueil et Préjugés* de 1995, est pratiquement devenu un trésor national) aux reconstitutions patrimoniales comme *Maitres et Valets* (*Upstairs, Downstairs*), une série de 1971 (et son remake de 2010), très similaire à... *Downton Abbey*.

La différence, c'est le succès phénoménal de cette dernière, habilement écrite par Julian Fellowes et portée par des comédiens prestigieux, comme la regrettée Maggie Smith ou encore Hugh Bonneville. Avec les tribulations de la famille Crawley et de ses domestiques, le virus des *period dramas* a soudain contaminé le monde entier. À l'époque de la diffusion, même Michelle Obama attendait chaque épisode avec l'impatience d'une groupie. Depuis, des deux côtés de l'Atlantique (les Américains ayant contracté une forme virulente de fièvre « à l'anglaise »), les productions saturées de vieilles pierres, de bals des débutantes et de parties de croquet n'ont cessé de proliférer. La liste est longue, de *Poldark* (2015-2019) à *The Buccaneers* (depuis 2023) en passant par les autres créations de Julian Fellowes himself, *Belgravia* (2020) et *The Gilded Age* (depuis 2022), jusqu'à *La Chronique des Bridgerton* (depuis 2020).

Même si la définition d'un *period drama*, floue, peut concerner n'importe quelle période du passé, force est de constater que, dans cette nouvelle vague post-*Downton Abbey*, une part significative des récits concernés se déroulent entre le XVIII^e et le XX^e siècle, peu ou prou jusqu'à l'entre-deux-guerres. Ce qui correspond à la longue ère de domination de l'Empire britannique sur le vaste monde. Que nos voisins insulaires éprouvent une fascination nostalgique (voire un brin réactionnaire) pour leur gloire enfuie passe encore. Mais pourquoi tant d'enthousiasme hors de leurs frontières ? Parce que, comme l'écrit l'essayiste américain Carl Freedman, « l'une des plus grandes réussites de l'industrie culturelle britannique est le mythe de la Grande-Bretagne elle-même ».

Bref, le *soft power british* colonise nos imaginaires. Il nous invite dans les coulisses de sa monarchie (*Victoria*, de 2016 à 2019, ou, bien sûr, *The Crown*, de 2016 à 2023) ou dans son patrimoine littéraire (avec une prédilection pour Jane Austen, de la récente et biographique *Miss Austen* à la énième adaptation d'*Orgueil et Préjugés*, prévue sur Netflix pour la fin de l'année). Il nous promène en calèche ou en traction avant, touristes temporels éblouis, d'un manoir majestueux et ancestral à l'autre, en passant par des hectares de parcs verdoyants. Extrêmement soignées, ces productions nous installent dans un fantasme de collectionneur, le spectacle fétichiste des luxes d'autrefois, froufrouant de demoiselles en robes aussi fastueuses que dans un conte de fées. On y trouve d'ailleurs plus de princes, de ducs et autres élites que dans le catalogue Disney. Surreprésenté, de *Downton* à *Bridgerton*, ce peuple d'aristocrates contribue à construire un refuge immuable, étincelant et douillet, loin de notre époque anxieuse. Certaines de ces fictions « ont tendance à sélectionner les aspects les plus glamour de l'Histoire », remarque Yazyzy Issa, chercheuse à la Northeastern University de Boston. Dans ces univers méticuleusement reconstitués, la pauvreté, la maladie et les injus-

À VOIR



Downton Abbey:

Le grand final,

de Simon Curtis.

En salles.

LIRE critique p. 54.



La Chronique

des Bridgerton,

sur Netflix.



The Great,

sur MyCanal.



tics sociales sont souvent reléguées à l'arrière-plan. » Même l'héroïne de *Outlander* (depuis 2014), qui remonte le temps jusqu'à l'Écosse jacobite et violente du XVIII^e siècle, y trouve avant tout... l'amour. Si agitée ou cruelle soit-elle, l'Histoire se doit de rester sexy. Dans cette région idéalisée du passé, la romance se taille la part du lion. Ouh, de balades à cheval en cotillons fébriles, de petits salons feutrés en étreintes nocturnes, (presque) tout le monde est beau, altier et obsédé par le mariage (*The Buccaneers*, *Bridgerton*, *Belgravia* ou *Bienvenue à Sanditon*, série inspirée par Jane Austen – oui, encore elle – diffusée entre 2019 et 2023).

On aurait tort, pourtant, de réduire ces récits à des soaps enrobés dans le velours et la soie. Parfois, le contexte attaque : on y meurt en couches (*Belgravia*, *Downton Abbey*), on y subit la torture (*Outlander*) ou les traumatismes d'une guerre (*Poldark*). Surtout, aucune reconstitution, si séduisante soit-elle pour le spectateur, n'est jamais complètement neutre. Ainsi, Julian Fellowes, célébré pour avoir représenté à égalité la vie des serviteurs et de leurs maîtres dans *Downton Abbey*, développe-t-il, mine de rien, un discours lénifiant sur la société anglaise de l'époque : « Une vision ultra hollywoodienne et paternaliste des relations sociales, comme si tout le monde était merveilleux et heureux d'appartenir à cette famille, rapproche, à juste titre, l'historienne Marjolaine Boutet. Les rapports de classes, les tensions entre patrons et employés sont complètement oubliés. » Et pour cause : Julian Fellowes, devenu baron Fellowes du West Stafford, siège désormais à la Chambre des lords, au sein du Parti conservateur.

Comme le souligne l'historienne anglaise Pam Cook, ces sagas en costumes « regardent en avant et en arrière ». Dans les séries les plus récentes, l'évasion dans le passé n'empêche pas d'aborder les enjeux d'aujourd'hui, cette fois sous un angle progressiste. La cause des homosexuels, par exemple, après des siècles de répression – et, oui, même dans le *Downton Abbey* de Julian Fellowes, à travers le valet tourmenté Thomas Barrow –, est de plus en plus souvent mise en avant. La série anglaise *Gentleman Jack* (2019-2022) ou l'américaine *Dickinson* (2019-2021) mettent en scène, elles, des héroïnes lesbiennes. Une propriétaire terrienne et une célèbre poétesse (Emily Dickinson), deux attachantes icônes de la vague féministe qui déferle sur nos écrans. La nouvelle génération de femmes « en costumes » est rebelle, indépendante, moderne. La chaîne américaine Starz a d'ailleurs développé, ces dernières années, un programme visant à mettre en lumière les femmes dans l'Histoire, de *The White Queen* (2013) à *The White Princess* (2017) ou *The Spanish Princess* (2019-2020). Dans un esprit encore plus libre, la série américaine *The Great* (2020-2023) réinvente la vie de l'impératrice russe Catherine II, alias Catherine la Grande, en mode débridé et satirique. Le sous-titre de la série – *Une histoire occasionnellement vraie* – affiche malicieusement cette volonté de réinterpréter les faits à la sauce contemporaine.

L'anachronisme sous toutes ses formes et toutes ses couleurs, joyeusement assumé : c'est la petite révolution de ces dernières années. En tête du mouvement, *La Chronique*



de Bridgerton, succès triomphal sur Netflix, achève une vraie mutation, rompant avec les œuvres patrimoniales et éducatives d'antan pour proposer un objet pop et engagé. Tout en suivant certains aspects de la « bible » du genre (ducs à gogo, romance, mariages, bals, etc.), la série de l'Américaine Shonda Rhimes imagine une uchronie rose bonbon, où l'Angleterre de la Régence (1811-1820), tourbillon de costumes extravagants et de tubes contemporains réinterprétés au violon, a aboli l'esclavage et accueilli les Noirs au sein de l'aristocratie. *Bridgerton* n'a pas inventé la tendance actuelle du *colour blind* (qui consiste à mésumer des castings traditionnellement réservés à des Blancs), mais elle a concentré comme aucune autre les débats sur la « vérité historique ». Certains lui ont notamment reproché d'effacer les oppressions d'une époque et d'un pays dont la richesse reposait alors en grande partie sur l'esclavage. D'autres, au contraire, y voient une innovation bienvenue : « *Bridgerton* est à l'Angleterre de la Régence ce que *Game of Thrones* est à la guerre des Deux-Roses, et il n'y a rien de mal à cela, écrit l'universitaire britannique Serena Dyer. C'est une réinvention fantastique, créativement inspirée du passé. » Ces « fantaisies historiques », de plus en plus nombreuses – de *Queen Charlotte*, spin-off de *La Chronique des Bridgerton*, à *The Great* ou *Mary and George* (2024), en passant par *My Lady Jane* (2024), autre uchronie, cette fois au XVI^e siècle –, jouent à recouvrir l'Histoire comme des palimpsestes. Il s'agit, certes, de divertir, mais avant tout de parler du présent et d'imaginer l'avenir en ouvrant d'autres routes, celles que nos ancêtres auraient peut-être dû emprunter. Comme dit Madeleine Pelling de l'Université de York, « nos perceptions de ce qui est anachronique [...] évoluent. Nos attentes vis-à-vis des fictions en costumes et du passé changeront. L'Histoire, c'est aussi, après tout, un art du récit. »

1 Tiré de l'article « England as ideology: From Upstairs, Downstairs to A Room with a View », *Cultural Critique*, n° 17, 1990-1991.

2 Xavier Demagry, « *Downton Abbey*: comment la série a montré une certaine vision de l'aristocratie et la domesticité », *France Inter*, septembre 2019.

3 Pam Cook, *Fashioning the Nation. Costume and Identity in British Cinema*, British Film Institute, 1996.

4 Article du 30 mars 2022 dans *The Conversation*.

5 Citée dans *The Guardian*, 27 juin 2021.

Ci-dessus : la famille Featherington dans *La Chronique des Bridgerton*, série british revisitée à la sauce pop.

Pages précédentes : les héros du deuxième volet au cinéma de *Downton Abbey*. À gauche : la saga s'achève sur grand écran, quinze ans après sa première diffusion télévisée.